



Mme ROBERT M. LA FOLLETTE.

Cette charmante dame, la femme du gouverneur du Wisconsin, est réputée pour son tact et le charme qu'elle répand. Elle est née à Baraboo, Wisconsin, et a été diplômée à l'Université de cet Etat, en 1879, en même temps que son mari. La même année elle remporta le prix d'éloquence Lewis. Plus tard elle étudia le droit et se fit recevoir au barreau de son Etat. Elle est aussi une femme d'affaires publiques. Elle est connue dans un vaste cercle comme avocat de la réforme du costume des femmes et leader de la Ligue d'Emily Bishop pour la culture physique. Son nom de jeune fille est Belle Case.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 17 octobre 1901) and Temperature (Fahrheit, Centigrade). Rows include M.H., P.M., and S.P.M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 17 octobre. Indications pour la Louisiane: Temps beau vent d'est et sud-est; légère brise du nord-est.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VONT A BUFFALO, TROUSSENT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDOITS, AU BUFFALO "CIRCULATION" AU 200 MAIN STREET.

L'enquête McMahon

La municipalité de la Nouvelle-Orléans traverse, au moment, une crise économique et morale assez grave, fruit naturel des nombreuses entreprises qui se succèdent avec une rapidité vertigineuse et ont pour but non seulement nos améliorations industrielles, mais aussi et surtout l'extension de nos voies de communication et de notre commerce avec l'étranger. An milieu des concessions de toute sorte qui résument à se faire accepter, à la grande satisfaction de la population intelligente et honnête, il peut s'en glisser quelques unes dont le succès est dû à des transactions occultes qui ne sont pas toujours des plus avouables. L'est pas de grande ville lancée sur la voie du progrès qui ne soit exposée à des mésaventures de ce genre. Ces més-

KOWEYT.

Le conflit qui s'est produit, en rade de Koweit, entre un navire victorie pour établir leur souveraineté sur cette contrée, mais en arrivant à Koweit ils aperçurent des navires anglais dans la rade et les commandants de ces navires signalèrent aux Turcs qu'ils étaient prêts à s'opposer à toute prise de possession des territoires occupés par Moubarek el-Sabah, leur ami.

Les choses en sont là, il est peu probable que la Russie, peut-être l'Allemagne, peut-être encore la France laissent les Anglais mettre la main sur une position géographique de cette valeur.

En résumé, les Turcs massent des troupes à Bassorah et les Anglais augmentent le nombre de leurs vaisseaux à Koweit; et on dit même qu'il est question d'envoyer un amiral anglais pour prendre le commandement de ces forces navales.

On doit supposer que les Russes sont dans la confusion et s'efforcent de la Turquie dans cette question, où son droit ne paraît pas contestable. Le tsar poursuit les destinées historiques de la Russie, en cherchant à déboucher sans entraves dans le golfe Persique. La création, à Koweit, d'un second Gibraltar britannique menace trop d'intérêts européens pour que la réalisation de ce projet ne se heurte pas à des résistances de nature à le faire échouer.

Moubarek de la ville d'El Haïd. Les Turcs profitèrent de cette victoire pour établir leur souveraineté sur cette contrée, mais en arrivant à Koweit ils aperçurent des navires anglais dans la rade et les commandants de ces navires signalèrent aux Turcs qu'ils étaient prêts à s'opposer à toute prise de possession des territoires occupés par Moubarek el-Sabah, leur ami.

Les choses en sont là, il est peu probable que la Russie, peut-être l'Allemagne, peut-être encore la France laissent les Anglais mettre la main sur une position géographique de cette valeur.

En résumé, les Turcs massent des troupes à Bassorah et les Anglais augmentent le nombre de leurs vaisseaux à Koweit; et on dit même qu'il est question d'envoyer un amiral anglais pour prendre le commandement de ces forces navales.

On doit supposer que les Russes sont dans la confusion et s'efforcent de la Turquie dans cette question, où son droit ne paraît pas contestable. Le tsar poursuit les destinées historiques de la Russie, en cherchant à déboucher sans entraves dans le golfe Persique. La création, à Koweit, d'un second Gibraltar britannique menace trop d'intérêts européens pour que la réalisation de ce projet ne se heurte pas à des résistances de nature à le faire échouer.

LE Monument Pasteur.

La vieille ville d'Arbois vient de se glorifier elle-même en élevant un monument à Pasteur qui y a passé toute son enfance; c'est là qu'il a grandi, sous les regards affectueux de son père et de sa mère, ceux à qui il se plaisait à dire qu'il devait tout. C'est là que chaque année il revenait, pendant ses mois de vacances, se reposer de ses fatigues.

Pour parer leur ville en cette solennelle occasion, les Arboisiens avaient rivalisé de zèle et de bon goût, toutes les maisons, sans en excepter une seule, étaient décorées de feuillage de lierre et de vignes, car dans ce pays, un vin réputé, la vigne est fort en honneur.

On remarquait notamment un arc de triomphe monumental élevé par les vigneron et formé de gigantesques cep de vigne et de grappes de raisins; l'arc de triomphe porte l'inscription: "Gloire à Pasteur, grand bienfaiteur de l'humanité". Un élément tout à fait local donnait une note pittoresque à cette fête de famille du ministre:

c'était la présence d'une vingtaine de gardes fruits portant des halberdes enguirlandées de cepes et de grappes de raisin. Ces gardes fruits sont des paysans qui, volontairement et dans un but de préservation réciproque facile à comprendre, s'organisent en corporation pour garder les fruits de la vigne avant les vendanges et les mettre à l'abri des raptés des gens indolents.

La statue de Pasteur est en bronze, et s'éleva sur un socle de marbre qui contourne, à quelques mètres, une balustrade de pierre formant demi-cercle. Pasteur est représenté assis, dans une attitude méditative, qui est bien celle qu'on aime à se figurer pour un homme de science et de travail.

La statue, fort belle, fait honneur au sculpteur, M. Daillion, et à l'architecte, M. Debric. Il n'y a pas de fêtes publiques sans un banquet. Celui-ci a eu lieu dans le réfectoire du collège d'Arbois, lequel, comme il convient, porte le nom de Pasteur, puisque c'est là que fit ses premières études le grand bienfaiteur de l'humanité.

LES COMMENTAIRES DE OESAR.

Il n'est plus question à Berlin que de la Fontaine des Contes de fées. On a prétendu que Guillaume II avait critiqué avec une rare vivacité cette conception municipale. C'est bien peu vraisemblable. L'Empereur, quand il est en face d'une œuvre d'art, se montre réservé, presque timide dans ses appréciations. Lui sommet on quelque projet de monument, par exemple: —Pas mal, pas mal, déclare-t-il. Peut-être cependant pourrait-on changer ceci, ou cela...

Mais quand il est pleinement satisfait, il devient volontiers dithyrambique. —Admirable! magnifique! s'écrie-t-il, voilà qui me plaît tout à fait! Discrètement dans la critique des œuvres d'art, Guillaume II retrouve sa verve primeauté dès qu'il s'agit de qualifier la prose des journalistes. Les mots les plus colorés lui viennent alors à la bouche.

Et les gazetiers berlinois seraient médicamenteusement flattés s'ils pouvaient entendre ce que sont, sur certains de leurs articles, les commentaires de César. Curieux Procès. On juge actuellement à Pittsburg, Pennsylvanie, un curieux procès entre les héritiers du feu millionnaire Henry Curry et son médecin le docteur Flower.

Le docteur Flower a présenté à la famille une note d'honoraires de 26,000 francs, en prétendant qu'il avait prolongé le malade de trois semaines pendant lesquelles il avait soigné 5 millions à sa fortune. Le tribunal aura à établir une jurisprudence à l'égard de cette théorie nouvelle des médecins, d'après laquelle leurs honoraires peuvent se doubler d'une petite commission sur les bénéfices pécuniaires que réalisent leurs clients pendant qu'ils les soignent.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile. C'était une petite femme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, très bien conservée, mais dénuée de toute prétention à l'élegance. Devant elle on aurait plutôt pensé se trouver en présence d'une bonne bourgeoise toute simple qu'en face de la propriétaire d'une maison aussi somptueuse et d'une tenue qu'on pouvait qualifier de princière.

Elle amena l'abbé auprès de son fauteuil, lui en donna un autre, et aussitôt elle lui dit: —Je suis enchantée de vous voir, mon cher abbé. J'allais me rendre rue Saint-Guillaume. J'ai besoin de causer avec vous, sérieusement. —De quoi s'agit-il? —Voilà. J'ai une amie qui est dans des trances mortelles. —A quel sujet? —Elle imagine que vous savez des choses très graves qui la concernent et que vous refusez de parler, quand d'un mot vous pourriez lui rendre le plus grand des services. —Moi? —Oui, vous, mon cher abbé, et j'en suis extrêmement étouffé, car vous êtes l'homme obligé et bon par excellence. —Je ne comprends pas. —Vous allez comprendre aussitôt que je vous aurai dit son nom. —C'est... —Vous ne devinez pas?... —Je vous assure...

—Madame de Prayzac. L'abbé voulait demeurer impartial. Il y parvint à peu près, mais la générale avait des yeux, petits, gris clair, très vifs, qui trahissaient un moins ceux d'un jésuite d'instruction. Elle surprit on crut surprendre un léger frisson sur le visage de l'ancien officier. —A vous, dit-elle, que vous vous attendiez à ce nom. —Je vous assure... —Voyons, l'abbé, vous êtes l'ami de madame de Prayzac. —Certes. —C'est une excellente femme. —Admirable. —Pourquoi refusez-vous de lui venir en aide? —L'abbé d'Alnays s'était contentement remis. Il demanda: —Madame de Prayzac vous a-t-elle expliqué en quoi je pourrais lui être utile? —Pas précisément. Elle s'est bornée à se plaindre — mais — doucement! — de je ne sais quel défaut de confiance que vous aviez en elle. —Moi? —J'ai cru le deviner, car elle m'a rien dit de précis... Vous savez, mon cher abbé, les couleurs comme elle se posent pas de cris... En somme, ma maison est remplie, vous feriez-elle un plaisir de venir me voir? —C'est ce que vous pourriez m'expliquer.

VIN MARIAN

Tonique Fâmeux dans le Monde Entier. "UN DOUX STIMULANT" qui produit des effets bienfaisants depuis trente-huit ans.

Hier, un très nombreux cortège dans lequel on remarquait l'épouse de notre population néo-orléanaise, conduisit à leur dernière demeure les restes d'un homme environné de respect de tous et bien cher à l'AMERIQUE. M. Fillmore Delaup, mort tout jeune encore, à l'âge de 45 ans, alors qu'il pouvait encore rendre d'éminents services à la ville qui l'avait vu naître. C'est une affection du cœur qui l'a enlevé brusquement au moment où l'on s'y attendait le moins. C'est précisément cette soudaineté qui a redoublé la douleur que devait naturellement provoquer dans toutes les âmes sa disparition.

M. Delaup vient de s'étendre subitement, rue Marais où il résidait depuis nombreuses années. Il y a deux jours à peine, il faisait appeler son médecin qui arrivait en toute hâte et déclarait que le malade n'était pas en danger de mort et rassurait sa famille éplorée. Malheureusement survint un peu plus tard une seconde attaque à laquelle il ne devait pas résister.

Après avoir fait brillamment toutes ses études à la Nouvelle-Orléans, il était entré de très bonne heure dans notre monde financier auquel, autant par ses capacités que par ses droitures, il devait faire honneur. Dès les débuts il entra dans une de nos grandes institutions financières, la New Orleans Savings Institution. Il ne quitta cette compagnie que pour entrer en qualité de payeur dans la Banque Nationale de l'Union, poste de confiance qu'il occupa pendant vingt-cinq ans.

Il y a trois mois on lui offrait la place de caissier de la Banque Nationale de la Louisiane, poste qu'il accepta et qu'il ne devait pas occuper longtemps. La mort s'appropriait déjà à l'enlever, à la grande douleur de ses amis et de toute la communauté. Comme nous l'avons déjà dit, M. Delaup appartenait à une de nos plus honorables familles. C'était le petit-fils de Francis Delaup, le fondateur du doyen des journaux du Sud, L'AMERIQUE, dans les bureaux de laquelle sa mémoire est restée l'objet d'un véritable culte.

Les vieillards qui existent encore et ont pu connaître ce vénérable oncle de la Presse Louisianaise, savent que nous ne disons ici rien de trop. C'est en 1893, que son petit-fils, celui dont nous pleurons aujourd'hui la perte, a épousé Mlle Elmine Marchesseau qui, elle aussi, appartenait à une de nos plus nobles familles créoles. Jamais, comme on le voit, union n'a été mieux assortie, car, dans la famille Marchesseau, il y a des qualités de toutes sortes, les qualités intellectuelles et toutes les vertus morales de la race créole. Si une seule de toutes ces qualités et de toutes ces vertus eût manqué au regretté M. Fillmore Delaup, il les eût puines à coup sûr dans son commerce familial avec la famille Marchesseau.

Le défunt, dont nous déplorons la perte, laisse sept enfants que ce décès rend inconsolables. Inutile d'ajouter que, dans sa trop courte carrière, M. Fillmore Delaup s'était fait un véritable légion d'honneur. Il fut d'abord assisté à ses funérailles pour s'en rendre compte. Ses restes ont été inhumés au vieux cimetière, St-Louis, où se trouve la tombe de sa famille. L'ABELLE envoie à ceux qui lui survivent l'expression sincère de ses chaleureuses sympathies.

La vente des places réservées pour les représentations de la troupe d'opéra sera ouverte le 11, se poursuit rapidement. Elle ne sera close que le 19 courant, samedi prochain. Les tickets de toutes ces places réservées seront délivrés aux souscripteurs les 21 et 22 octobre, à un magasin de musique de Grunewald et le jour suivant la vente des places pour une simple représentation concert.

La troupe d'opéra de M. Grau reparaîtra trois jours à la Nouvelle-Orléans et donnera quatre représentations, trois soirées et une matinée le 31 octobre, les 1er et 2 novembre. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile. —Vivent les Boers! Ils fan-

VIN MARIAN

Tonique Fâmeux dans le Monde Entier. "UN DOUX STIMULANT" qui produit des effets bienfaisants depuis trente-huit ans.

Hier, un très nombreux cortège dans lequel on remarquait l'épouse de notre population néo-orléanaise, conduisit à leur dernière demeure les restes d'un homme environné de respect de tous et bien cher à l'AMERIQUE. M. Fillmore Delaup, mort tout jeune encore, à l'âge de 45 ans, alors qu'il pouvait encore rendre d'éminents services à la ville qui l'avait vu naître. C'est une affection du cœur qui l'a enlevé brusquement au moment où l'on s'y attendait le moins. C'est précisément cette soudaineté qui a redoublé la douleur que devait naturellement provoquer dans toutes les âmes sa disparition.

M. Delaup vient de s'étendre subitement, rue Marais où il résidait depuis nombreuses années. Il y a deux jours à peine, il faisait appeler son médecin qui arrivait en toute hâte et déclarait que le malade n'était pas en danger de mort et rassurait sa famille éplorée. Malheureusement survint un peu plus tard une seconde attaque à laquelle il ne devait pas résister.

Après avoir fait brillamment toutes ses études à la Nouvelle-Orléans, il était entré de très bonne heure dans notre monde financier auquel, autant par ses capacités que par ses droitures, il devait faire honneur. Dès les débuts il entra dans une de nos grandes institutions financières, la New Orleans Savings Institution. Il ne quitta cette compagnie que pour entrer en qualité de payeur dans la Banque Nationale de l'Union, poste de confiance qu'il occupa pendant vingt-cinq ans.

Il y a trois mois on lui offrait la place de caissier de la Banque Nationale de la Louisiane, poste qu'il accepta et qu'il ne devait pas occuper longtemps. La mort s'appropriait déjà à l'enlever, à la grande douleur de ses amis et de toute la communauté. Comme nous l'avons déjà dit, M. Delaup appartenait à une de nos plus honorables familles. C'était le petit-fils de Francis Delaup, le fondateur du doyen des journaux du Sud, L'AMERIQUE, dans les bureaux de laquelle sa mémoire est restée l'objet d'un véritable culte.

Les vieillards qui existent encore et ont pu connaître ce vénérable oncle de la Presse Louisianaise, savent que nous ne disons ici rien de trop. C'est en 1893, que son petit-fils, celui dont nous pleurons aujourd'hui la perte, a épousé Mlle Elmine Marchesseau qui, elle aussi, appartenait à une de nos plus nobles familles créoles. Jamais, comme on le voit, union n'a été mieux assortie, car, dans la famille Marchesseau, il y a des qualités de toutes sortes, les qualités intellectuelles et toutes les vertus morales de la race créole. Si une seule de toutes ces qualités et de toutes ces vertus eût manqué au regretté M. Fillmore Delaup, il les eût puines à coup sûr dans son commerce familial avec la famille Marchesseau.

Le défunt, dont nous déplorons la perte, laisse sept enfants que ce décès rend inconsolables. Inutile d'ajouter que, dans sa trop courte carrière, M. Fillmore Delaup s'était fait un véritable légion d'honneur. Il fut d'abord assisté à ses funérailles pour s'en rendre compte. Ses restes ont été inhumés au vieux cimetière, St-Louis, où se trouve la tombe de sa famille. L'ABELLE envoie à ceux qui lui survivent l'expression sincère de ses chaleureuses sympathies.

La vente des places réservées pour les représentations de la troupe d'opéra sera ouverte le 11, se poursuit rapidement. Elle ne sera close que le 19 courant, samedi prochain. Les tickets de toutes ces places réservées seront délivrés aux souscripteurs les 21 et 22 octobre, à un magasin de musique de Grunewald et le jour suivant la vente des places pour une simple représentation concert.

La troupe d'opéra de M. Grau reparaîtra trois jours à la Nouvelle-Orléans et donnera quatre représentations, trois soirées et une matinée le 31 octobre, les 1er et 2 novembre. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile. —Vivent les Boers! Ils fan-

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

No. 76 Commencé le 19 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XVIX OU LE HASARD COMMENCE A SE MANIFESTER.

Le brave garçon, toujours un

pen tromper, était aussi délicat que généreux, avec une liberté de parole toute gauloise qui n'en paraissait que plus cordiale aux névrosés qu'il secourait.

L'ordinaire de l'abbé se composait de deux œufs à la coque et d'une côtelette, ce qui n'exigeait pas des talents hors ligne, et, pour les provisions d'un cas qui servaient le plus souvent aux malades du voisinage, elles se composaient de rôtis et de pâtés préparés dans un excellent restaurant du quartier.

Que de bien on faisait, sans ostentation et sans bruit, dans cette maison solitaire de la rue Saint-Guillaume! Les cent cinquante mille francs de revenus de l'abbé d'Alnays passaient en bonnes œuvres. Il était si visiblement préoccupé que son fidèle Gratien dit, en lui servant le café: —Mon lieutenant a quelque chose sur l'esprit. —Tu crois?... Gratien n'était pas Normand pour rien.

Il répondit évasivement: —Si vous me dites que je me trompe... —Non pas... Tu as deviné juste. —Je me demande, en vérité, ce qui pourrait vous tourmenter... Il n'y a pas d'existence plus tranquille et plus réglée que la nôtre... Vous ne devez rien à personne... Vos fermiers sont aussi riches que vous

et vous paient rubis sur l'ongle, tandis que tant d'autres crient misère... L'ancien dragon ajouta en riant: —Nous ne sommes pas embarrassés pour le placement de nos économies... Nous avons une bonne clientèle qui ne nous lâchera pas. Vrai! vous auriez bien tort, mon lieutenant, de vous faire du mauvais sang!

L'abbé soupira: —Je me vois pourtant dans un terrible embarras. Gratien s'écria: —Je ne sais pas d'où il peut venir! Et tout à coup il ajouta: —Ah! j'oubliais, mon lieutenant — pardon, monsieur l'abbé. —Qu'est-ce?... —La générale d'Epinyau désire voir vous voir. —Elle te l'a dit? —Pas elle... Son chef qui j'ai rencontré tantôt, rue du Sac. La générale l'avait chargé de la commission. Le voilà fait.

—Bon, tu peux aller déjeuner. Resté seul, l'abbé d'Alnays réfléchit. —Après tout il n'était pas fléché de ce que son domestique venait de lui dire. Le nom de la générale lui donnait une idée au milieu de ses perplexités. Madame d'Epinyau, veuve du général comte d'Epinyau tué sous Metz aux mauvais jours de la

néfaste guerre de 1870, était une excellente femme, fort riche, un peu brusque, qui, mariée toute jeune et veuve quelques années seulement après son mariage, était restée seule et indépendante dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy.

Sans doute ce n'était pas à elle qu'il aurait voulu s'adresser à propos de cette Marie-Madeleine dont il venait de faire la connaissance si imprévue pour lui, c'était à la malheureuse mère que son cœur avertisseur du mensonge à l'aide duquel on l'avait si odieusement privé de sa fille.

Mais là un scrupule l'arrêtait. Ses lèvres étaient scellées. Il lui était interdit de prononcer ces paroles avec lesquelles il aurait eu tant de joie à les révéler: —Voilà celle que vous pleurez... Je vous l'amène! Il ne pouvait pas dire non plus à cette abandonnée qui, dans une heure de découragement, lui confiait ses chagrins: —Vous n'avez pas osé vous rendre... celle dont on vous a si indignement séparés... moi, je la connais!... Sa conscience de prêtre le lui défendait.

Le secret de la confession est inviolable. Mais en attendant qu'une heureuse circonstance se produisît sans son intervention, il pouvait toujours tenter de le protéger,

de l'arracher à ses mères, aux dangers qui la menaçaient, de lui procurer un asile enfin où elle serait à la fois en sûreté et plus rapprochée de cette mère qui la pleurait.

Ensuite qui pouvait dire ce qui se passerait? Pourquoi, en interrogeant cette jeune fille, n'arriverait-on pas à remonter à son origine comme on remonte de l'embouchure d'un fleuve à sa source? Sans manquer à ses devoirs, sans rien révéler de ce que les confessions du marquis de Rambert et de la baronne d'Orville lui avaient appris, il y aiderait de toutes ses forces.

L'important était d'abord de l'arracher à la condition qu'elle avait acceptée par nécessité et qui offrait tant de périls. L'abbé d'Alnays, tout railleur lardi par cette perspective, prit son tricorne, mit son bréviaire sous son bras et sortit, léger comme un oiseau. Il ne tarda pas à se trouver devant la grille de l'hôtel d'Epinyau. C'est une ancienne et vaste construction située dans un des quartiers les plus tranquilles et les mieux habités de Paris. La générale se tenait dans un petit salon lorsqu'on annonça l'abbé. Elle se leva et courut au devant de lui avec un amical em-

pressionement. —Madame de Prayzac. L'abbé voulait demeurer impartial. Il y parvint à peu près, mais la générale avait des yeux, petits, gris clair, très vifs, qui trahissaient un moins ceux d'un jésuite d'instruction. Elle surprit on crut surprendre un léger frisson sur le visage de l'ancien officier.

—A vous, dit-elle, que vous vous attendiez à ce nom. —Je vous assure... —Voyons, l'abbé, vous êtes l'ami de madame de Prayzac. —Certes. —C'est une excellente femme. —Admirable. —Pourquoi refusez-vous de lui venir en aide? —L'abbé d'Alnays s'était contentement remis. Il demanda: —Madame de Prayzac vous a-t-elle expliqué en quoi je pourrais lui être utile? —Pas précisément. Elle s'est bornée à se plaindre — mais — doucement! — de je ne sais quel défaut de confiance que vous aviez en elle. —Moi? —J'ai cru le deviner, car elle m'a rien dit de précis... Vous savez, mon cher abbé, les couleurs comme elle se posent pas de cris... En somme, ma maison est remplie, vous feriez-elle un plaisir de venir me voir? —C'est ce que vous pourriez m'expliquer.

—Madame de Prayzac. L'abbé voulait demeurer impartial. Il y parvint à peu près, mais la générale avait des yeux, petits, gris clair, très vifs, qui trahissaient un moins ceux d'un jésuite d'instruction. Elle surprit on crut surprendre un léger frisson sur le visage de l'ancien officier. —A vous, dit-elle, que vous vous attendiez à ce nom. —Je vous assure... —Voyons, l'abbé, vous êtes l'ami de madame de Prayzac. —Certes. —C'est une excellente femme. —Admirable. —Pourquoi refusez-vous de lui venir en aide? —L'abbé d'Alnays s'était contentement remis. Il demanda: —Madame de Prayzac vous a-t-elle expliqué en quoi je pourrais lui être utile? —Pas précisément. Elle s'est bornée à se plaindre — mais — doucement! — de je ne sais quel défaut de confiance que vous aviez en elle. —Moi? —J'ai cru le deviner, car elle m'a rien dit de précis... Vous savez, mon cher abbé, les couleurs comme elle se posent pas de cris... En somme, ma maison est remplie, vous feriez-elle un plaisir de venir me voir? —C'est ce que vous pourriez m'expliquer.

—Madame de Prayzac. L'abbé voulait demeurer impartial. Il y parvint à peu près, mais la générale avait des yeux, petits, gris clair, très vifs, qui trahissaient un moins ceux d'un jésuite d'instruction. Elle surprit on crut surprendre un léger frisson sur le visage de l'ancien officier. —A vous, dit-elle, que vous vous attendiez à ce nom. —Je vous assure... —Voyons, l'abbé, vous êtes l'ami de madame de Prayzac. —Certes. —C'est une excellente femme. —Admirable. —Pourquoi refusez-vous de lui venir en aide? —L'abbé d'Alnays s'était contentement remis. Il demanda: —Madame de Prayzac vous a-t-elle expliqué en quoi je pourrais lui être utile? —Pas précisément. Elle s'est bornée à se plaindre — mais — doucement! — de je ne sais quel défaut de confiance que vous aviez en elle. —Moi? —J'ai cru le deviner, car elle m'a rien dit de précis... Vous savez, mon cher abbé, les couleurs comme elle se posent pas de cris... En somme, ma maison est remplie, vous feriez-elle un plaisir de venir me voir? —C'est ce que vous pourriez m'expliquer.